

faire des heureux, et elle en faisait beaucoup qui, pour sa récompense terrestre, —chose rare,—n'ont pas été des ingrats.

Je ne l'ai point dit encore, mais il a été facile de l'entrevoir, Madame Berezy aimait passionnément la littérature, et s'y livrait volontiers.

Elle a beaucoup écrit, tant en prose qu'en vers, et nous a laissé de fort jolies choses qui révèlent chez elle les éminentes qualités qui la distinguaient à un si haut degré. Choisis au hasard, en quelque sorte, les vers suivants, d'un archaïsme si charmant et si original, donneront une idée de son talent.

L'OISEAU

Léger petit oiseau
Haut et bas qui voltige,
Pôse-toi donc, te dis-je.
Ah ! le voilà ; mais qu'il est beau
Enfin fixé sur cette tige !

Ton œil est un grenat.
Pourtôt, cette parcelle
Que couvre ta prunelle
Qui du feu brillant a l'éclat,
En est une vive étincelle.

Cesse ton mouvement,
Oisillon, je te prie.
J'ai la plus vive envie
De te contempler un moment :
Arrête ces sauts de folie !

Il s'arrête, et son cou
Se gonfle, et vers le faite
Du ciel levant la tête,
Il semble que j'ouïs "glou-glou".
Va-t-il me donner une fête ?

Oui, j'entends ses accents.
Un sonore ramage
Remplit le frais bocage ;
Du flageolet aux sons perçants
Il imite au vrai le siffilage.

Il change de couplet,
Lentement il roucoule.
Tout doux sa note roule,
Semblable au bruit qui tant me plaît
D'un humble ruisseau qui s'écoule.

Écoutons quels rouslis
Dans l'air se font entendre !
Quels sons joyeux et tendres !
Par mille aimables gazouillis,
Son cœur paraît vouloir s'épandre.